

**ÉPICURISME**  
**André comte-Sponville**  
**Dictionnaire philosophique**

Au sens trivial du terme, c'est une espèce d'hédonisme spontané : on appelle « épicurien » celui qui aime les plaisirs de la chair, qui les recherche, qui les cultive, qui les entretient... Le mot est souvent pris positivement : l'épicurien est un bon vivant, et cela vaut mieux, pour presque tous, qu'un peine-à-jour.

Le contresens n'est que partiel par rapport au sens philosophique du mot, qui désigne la doctrine d'Épicure et de ses disciples. Il s'agit bien de jouir, le plus et le mieux qu'on peut. Reste à en trouver les moyens. Ce n'est possible, selon Épicure, que sur la base d'une certaine conception – ou connaissance, croit-il – de la nature. L'épicurisme est d'abord un matérialisme radical, qui prolonge l'atomisme de Démocrite : rien n'existe que des atomes en nombre infini dans le vide infini ; rien n'advient que leurs mouvements ou leurs rencontres. Naturalisme et rationalisme intransigeants : la nature est le tout ; le surnaturel n'est rien. C'est aussi un sensualisme paradoxal, puisque les atomes et le vide, qui font toute la réalité, sont insensibles. C'est enfin, et surtout, un hédonisme exigeant : le plaisir, qui est le seul bien, culmine dans ces plaisirs de l'âme que sont la philosophie, la sagesse et l'amitié. Cette âme n'est qu'une partie du corps, composée d'atomes simplement plus mobiles que les autres : elle mourra avec lui. Pas d'autre vie que celle-ci. Pas d'autre récompense que le plaisir de bien la vivre. Nulle providence. Nul destin. Nulle finalité. Notre monde ? Ce n'est qu'un agrégat d'atomes, qui est né par hasard, qui aura nécessairement une fin. Les dieux ? Ils sont aussi matériels que le reste, et incapables d'ordonner une nature qu'ils n'ont pas créée et qui les contient. Au reste, ils ne s'occupent pas des humains : leur propre bonheur leur suffit. À nous, qui ne sommes pas des dieux, de prendre modèle sur eux. Cela passe par un « quadruple remède » (le tetrapharmakon) : comprendre que la mort n'est rien, qu'il n'y a rien à craindre des dieux, qu'on peut supporter la douleur, qu'on peut atteindre le bonheur. Le remède semble simple. Le chemin, toutefois, ne va pas de soi : il suppose que nous renoncions aux désirs vains, ceux qui ne peuvent être rassasiés (désirs de gloire, de pouvoir, de richesse...), pour nous consacrer aux désirs naturels et nécessaires (manger, boire, dormir, philosopher...), qui sont bornés et faciles à satisfaire. Beaucoup ont cru que l'hédonisme épicurien débouchait ici sur une espèce d'ascétisme. C'est se méprendre. S'il faut renoncer à jouir toujours plus, ce n'est pas par dédain du plaisir ou fascination pour l'effort : c'est pour jouir au mieux. « Épicure, nous dit Lucrèce, fixa des bornes au désir comme à la crainte. » Les deux vont ensemble. Si tu désires n'importe quoi, tu auras peur de tout. Si tu ne désires que ce qui est à portée de main ou d'âme, tu n'auras peur de rien. L'épicurisme n'est pas un ascétisme ; c'est un hédonisme a minima. Encore ne l'est-il que relativement aux objets de la jouissance. Car la jouissance elle-même, libérée du manque et de la peur, est une jouissance maximale : « Du pain d'orge et de l'eau donnent le plaisir extrême, écrivait Épicure, lorsqu'on les porte à sa bouche en ayant faim ou soif. » Ainsi, le plaisir est « le commencement et la fin de la vie heureuse », mais pour celui seulement qui sait choisir entre ses désirs. C'est la sagesse la plus simple et la plus difficile : l'art de jouir (plaisirs du corps) et de se réjouir (plaisirs de l'âme) sereinement – « comme un dieu parmi les hommes ». C'est où l'hédonisme mène à l'eudémonisme.